

Une soumission au Maroc

Deux chefs ennemis

(Extension de notre influence et de notre territoire dans la région de Marrakech.)

Le 27 juin 1923, à 17 heures, au pied du poste de Bou-Yahia ou des Aït M'Hamed, illustré par des combats célestes, Sidi M'Ha Ahansali, le fameux chef marabout de la zaouïa d'Ahmsal⁽¹⁾, faisait sa soumission au colonel Naugès, commandant la colonne mobile opérant dans la région de Marrakech. Il amenait avec lui les notables des tribus dissidentes des Aït M'Hamed, Aït Sammert, Aït Bon Guemnez et de toute la région limitée à l'est par le Grand Atlas, C'était pour nous un gros succès, résultat d'un plan admirablement conçu et dirigé, qui nous assurait paix et tranquillité pour l'avenir et donnait une frontière naturelle au territoire de Marrakech du côté du désert. Le 9 juillet, Sidi M'Ha, escorté de ses plus hauts dignitaires, renouvelait ses promesses en grande pompe au général Daugan, commandant du territoire, qui récoltait enfin, au nom de la France, du maréchal Lyautey et du sultan du Maroc, les fruits de nombreuses années de luttes opiniâtres .et de manœuvres ardues.

Et cette même année 1923, riche en faits d'armes et surtout en résultats heureux, voyait les officiers et soldats français faire escorte au sultan Moulav Youssef à son entrée à Marrakech⁽²⁾ avec, au milieu d'eux, le chef dissident Sidi M'Ha, adversaire de la veille, qui venait prêter serment, et rendre hommage à l'Empereur de tous les Marocs.

C'était le couronnement d'un long travail par la politique et les armes, et le triomphe d'un plan d'opérations effectuées par les seules troupes d'une région, sans faire appel à celles des territoires voisins.

En réalité, Sidi JM'Ha était notre grand ennemi depuis 1918, époque à laquelle, après un raid poussé jusqu'en pays Aït M'Hamed, nous étions revenus à notre point de départ, le poste d'Azilal, non sans être harcelés par les bandes du Ahansali qui avait crié : " Sus au roumi ". Et c'était non seulement un guerrier valeureux et fier, que ce Sidi M'Ha, — il l'a montré en se trouvant toujours au plus fort de la bataille et sa djellaba⁽³⁾ fut plusieurs fois traversée par nos balles, — mais encore un chef intelligent et habile, comprenant l'art de la guerre et sachant mettre à profit les avantages d'un terrain propice à la défense, aux embuscades et aux contre-attaques.

En particulier, sa conduite des opérations en 1922 contre nous et le pacha de Marrakech, notre allié, montre que, comme capitaine, il doit prendre place au-dessus de la moyenne; et, ceux qui le considéraient comme un simple paysan de l'Atlas, rusé et madré, agitateur malin, menant les foules par sorcellerie ou

jonglerie, ont dû reconnaître leur erreur.

On se le représentait malicieux et retors; il se révéla intelligent. Il paraissait ambitieux perturbateur à moyens médiocres; il se montra conducteur d'hommes de tout, premier ordre.

D'aucuns le voyaient confiné au fond de sa zaouïa d'Ahansal, faisant agir de loin ses partisans comme des pantins; il fut constamment là où sa présence fut nécessaire pour animer ses sujets, les armer, les électriser et les "rameuter" pour les lancer contre nous dans de rudes combats. Ces montagnards de tribus différentes, mais également pauvres, gardiens de maigres troupeaux et d'un sol aride et dur, aux djellabas crasseuses et pouilleuses, sans sou ni maille, mais avec fusil et poignard, se battaient farouchement à la voix et sous la direction de Sidi M'Ha.

La conduite de ce fameux chef mérite d'être contée : C'était en septembre 1922. El Hadj Thami El Glaoui, caïd des Glaouas, pacha de Marrakech, et le plus grand seigneur de l'Atlas, était chargé d'opérer à droite de la colonne française avec 10.000 de ses plus braves guerriers, tant cavaliers que piétons ; force plus qu'imposante pour ce que l'on se proposait, et le succès ne faisait de doute pour personne. Que fit Sidi M'Ha?

Voyant l'orage fondre sur le domaine dont il pouvait, à juste titre, se dire le maître (puisqu'il ne voulait reconnaître ni l'autorité du sultan ni la nôtre), il se plaça résolument entre Ahansal, sa capitale, et les troupes du pacha, défendant directement sa montagne et ses pierres (mais son patrimoine!) et non seulement il sut échapper à l'étreinte qui le menaçait, en attirant et manœuvra son adversaire dans un pays chaotique, aux défilés nombreux et difficiles, où cent de ses partisans faisaient échec à mille guerriers glaouas, mais il le força encore à reculer et à payer rançon pour échapper à l'anéantissement et se retirer sans être inquiété.

Sévère leçon pour un chef jusque-là invincible. et que fortune trahissait à sa dernière expédition. Faits mystérieux du Maroc qui se passèrent entre ces deux ennemis, qu'il est préférable de ne pas approfondir, de peur d'en tirer des conclusions que notre mentalité se refuserait à admettre. Il faut être fataliste dans ce pays-là; le séjour y contraint. Le brillant seigneur de l'Atlas, aux épopées innombrables, s'avouait vaincu devant un obscur chef de bandes qui refusait d'être son vassal. Il faillit se tuer de désespoir et de colère.

C'était la deuxième fois que Sidi M'Ha Ahansali était fatal à la famille des Glaoui. En 1918, il avait tué en combat le frère d'El Glaoui et, en 1922, il infligeait à ce dernier une grave défaite matérielle et morale, le laissant sous le coup d'une réelle crainte superstitieuse.

(1) Confrérie religieuse et guerrière dont le village principal, Ahansal, est situé sur l'oued du même nom.

(2) Marrakech, ville de 150.000 indigènes et de 2.000 Européens environ, une des plus célèbres du Maroc et des dernières soumissionnées, au milieu d'une palmeraie située au pied de l'Atlas et dominée immédiatement par le djebel Guéliz, affectionnée particulièrement par le sultan qui vient y séjourner chaque année, d'octobre à mai.

(3) Sorte de grand manteau flottant.



Les deux frères avaient dû s'incliner devant ce moine guerrier ; l'un y avait laissé la vie et l'autre sa "baraka"⁽¹⁾. Leur père lui-même, atteint dans son affection la plus chère, était mort de chagrin après la perte du fils aîné.

La défaite du pacha de Marrakech s'effectuait du 1^{er} au 8 septembre, époque où nous construisions le poste des Aït-M'Hamed, après avoir culbuté une partie des troupes de Sidi M'Ha laissées devant nous et atteint nos objectifs.

Mais, lorsque le 13 septembre, nous fîmes une plus lointaine reconnaissance, nous trouvâmes rassemblées, prêtes au baroud⁽²⁾, toutes les bandes du Ahansali — celles que nous avons déjà battues, et celles ramenées à la rescousse après la retraite d'El Glaoui — parfaitement organisées derrière plusieurs lignes de tranchées et de murettes successives, et ravitaillées en munitions. De telle sorte que nous eûmes une grosse affaire sur l'oued Ouabzaza qui nous coûta plus cher qu'on eut pu le supposer.

Voilà comment, le marabout d'Ahansal menait la guerre.

Et maintenant, Sidi M'Ha est notre ami. Reconnaisant l'impossibilité de continuer la lutte contre les Français dont l'avance sûre et méthodique lui enlevait, chaque jour des lambeaux du terrain et la vie de ses meilleurs guerriers, craignant de voir son pays devenir la proie de voisins rapaces, confiant en notre tutelle bienveillante, il demande l'aman.

Qu'y perdait-il? Rien, puisqu'il restait en possession de son fief reconnu par le sultan, dont il s'avouait, désormais un des plus fidèles sujets.

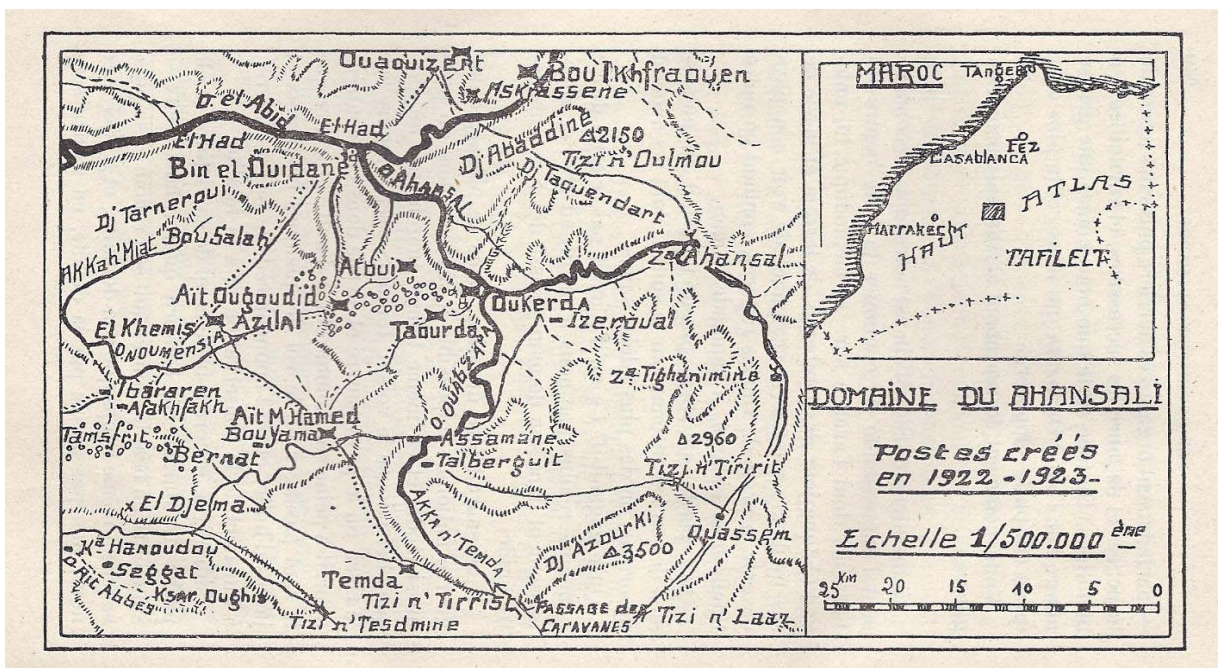
Qu'y gagnait-il? Ce qu'il n'avait pas, c'est-à-dire : honneurs rendus par nous à un grand chef et affer-

missement, dans son domaine, passé dès lors sous notre égide.

Il ne saurait être question, dans ce Maroc, d'une guerre nationale impossible à réaliser dans un pays aussi féodal et en même temps anarchique, où chaque chef jalouse le voisin, toujours prêt à fondre sur le rival, où le pays pauvre et stérile dans ces contrées nourrit. A peine son homme et n'a d'autre attirance que du rapt passager ou le vol de quelques troupeaux et jarres d'huile, et où l'honneur cède le pas à l'intérêt, à l'instinct de la conservation et à la fatalité.

Sidi M'Ha, encore sous le coup de sa victoire sur le pacha de Marrakech, comprit qu'il valait mieux se soumettre en beauté, conservant son renom et sa puissance en même temps que son domaine, et traiter avec nous, non pas acculé par la défaite, en vaincu sans merci ni pardon, mais en guerrier, les armes à la main, ne cédant qu'à la fatalité. L'occasion favorable se présentait, il en profitait; lui, sauvait la face devant ses peuples, et nous, nous sortions victorieux d'un duel qui rehaussait notre prestige et notre influence.

Et, puisqu'en tout il faut considérer la fin, nous complétons nos conquêtes dans la région de Marrakech en nous étendant jusqu'au Grand Atlas, frontière naturelle désormais infranchissable puisque nous en maîtrisons les passages⁽³⁾; victoire à portée immense, matérielle et morale, passée trop inaperçue en France, qui non seulement assurée la paix et la sécurité dans une zone sauvage jusque-là hostile à toute civilisation, mais nous donne encore accès au Sahara où notre influence commence à se faire sentir.



(1) Sa chance, sa bonne étoile.

(2) Au combat.

(3) Col de Tizi N'Tiririt, le plus important point de passage obligé de toutes les caravanes.

Autos et camions-autos ont déjà accès à nos postes les plus avancés, et ce n'est pas la moindre victoire que d'avoir pu en même temps que les opérations tracer et construire, aux yeux étonnés des indigènes, des routes dans un pays chaotique où n'existaient que sentiers et pistes impraticables.

Il nous fallait, enfin, avoir la maîtrise de cette région dont les habitants insoumis, poussés souvent par la

faim et par l'instinct du brigandage, n'hésitaient pas à faire irruption en des raids audacieux dans les territoires pacifiés et à mettre notre politique en échec, infligeant des affronts sanglants à nos protégés. Ce Maroc, tout sauvage et misérable qu'il est, était indispensable à notre "Maroc utile". C'est pourquoi nous l'avons conquis.

Lieutenant-colonel d'artillerie coloniale G. PERNEY

Paru dans
la Revue des Troupes coloniales
n° 187 - 3^e trimestre 1927

